DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 392. 1er Mai 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

"LA MORT" par Maurice Maeterlinck

M. Maurice Maeterlinck est un des plus remarquables écrivains de l'heure présente, un des plus probes, un des plus sereinement inspirés. Comme autrefois Platon et Socrate, il se promène à l'ombre des jardins d'Academos, en dissertant de la sagesse. Sa philosophie se pare des grâces de la poésie et sa langue précise ne dédaigne pas l'ornement des images. Pour lui, le jardin des symboles est toujours prodigue de fleurs. Idéalisme et spiritualisme sont les champs de l'espace d'où, pour nous servir de la plus moderne des comparaisons, il survole les terres basses habitées du commun. Sa prose harmonieuse est propre à satisfaire le goût du dilettante qui ne s'attache qu'à la forme, mais l'homme de sens rassis y découvre des pensées singulièrement profondes. « La Sagesse et la Destinée », « La Vie des Abeilles », « Le Trésor des Humbles », pour ne citer que ceux-là, sont les livres d'un grand poète doublé d'un sage.

C'est dire avec quelle curiosité, nous dirons volontiers avec quelle ferveur, nous devions ouvrir l'œuvre nouvelle qu'il vient de consacrer à « la Mort ».

La mort, sujet grave, thème éternel et toujours inépuisé, devait tenter l'homme de méditation, de sensibilité sereine, de vision aiguë qu'est M. Maurice Maeterlinck.

***

Disons tout de suite quelle a été notre déception.

M. Maeterlinck ne croit pas en Dieu. Les religions, et plus que les autres la catholique, lui paraissent des conceptions puériles et désuètes, et sur de prétendues ruines, il songe à accumuler les matériaux d'édifices futurs apparemment plus solides qu'il dénomme : néo-théosophie, néo-spiritisme, réincarnation, etc.

L'immortalité de l'âme, selon le concept catholique, la résurrection au jour du jugement dernier, la notion du Ciel et de l'Enfer, récompense et châtiment de nos actes en ce monde, autant de dogmes qu'il juge sans valeur et inacceptables pour sa raison. Au contraire, la doctrine théosophique qui veut que dans des vies successives, l'esprit se purifie et s'élève graduellement, lui apparait comme une doctrine tout à fait supérieure.

Les procédés d'exécution de M. Maeterlinck sont sommaires, car il lui suffit pour détruire — du moins il se le persuade — la croyance en l'existence de Dieu, de critiquer en quelques pages empreintes d'une condescendance dédaigneuse, un argument de Pascal. C'est faire bon marché, semble-t-il, d'une doctrine qui, dans la succession des siècles, a nourri spirituellement des millions d'êtres, parmi lesquels tant d'éminents esprits qui, à tout prendre, valaient bien Mme Annie Besant. Mais nous pensons que l'auteur de *La Mort* n'a pas attaché à sa réfutation de la religion catholique plus d'importance qu'il ne faut lui attribuer. Passons.

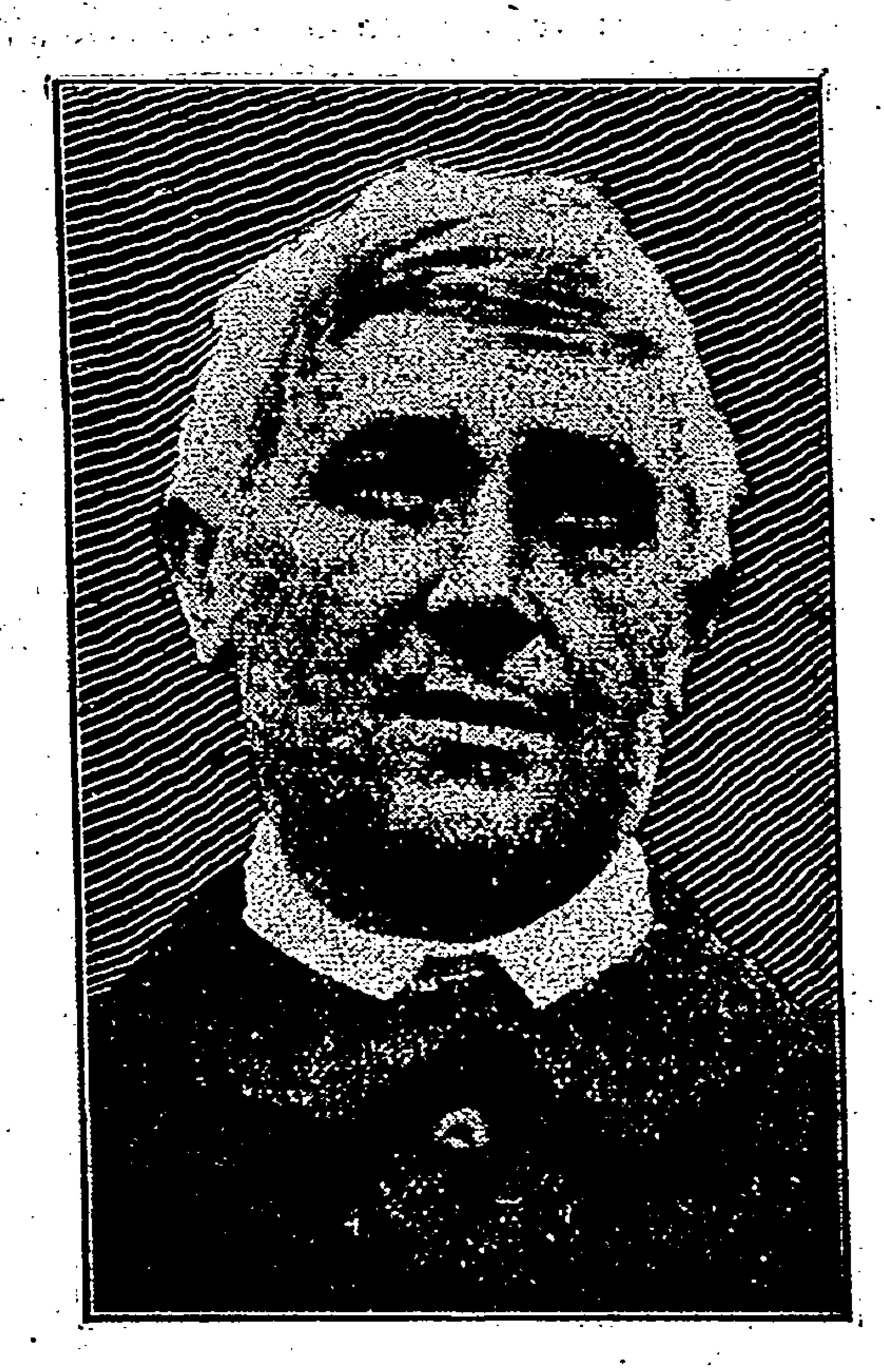
Nous suivrons le livre pas à pas. Les idées qu'il contient, en considération de l'homme qui les émet, valent d'être pesées.

***

La mort, dit M. Maeterlinck, n'est pas l'échéance redoutable que nous nous imaginons. Il convient de la regarder en face et il est salutaire de s'y préparer. Les maladies appartiennent à la vie et non pas à la mort. « Ce n'est pas l'arrivée de la mort, c'est le départ de la vie qui est épouvantable. » — « Ce n'est pas la mort qui attaque la vie; c'est la vie qui résiste injurieusement à la mort. »

Consolantes paroles si M. Maeterlinck donnait une vision satisfaisante de ce qui se passe par delà les abîmes. Mais repoussant la conception catholique d'une autre vie, il nous voue à je ne sais quelles « transformations magnifiques et délicieuses », où l'on devient fleur, parfum, beauté, clarté, éther, étoile : « Il est certain, s'écrie-t-il, que notre corps devient tout cela et que ce n'est point dans nos cimetières, mais dans l'espace, la lumière et la vie que nous devons chercher nos morts. »

Conception par trop romantique, car en dépit d'un si éloquent lyrisme, cette dispersion universelle nous apparait comme une fin peu enviable. Un poète en sera flatté, un homme tout court aura soif d'un autre idéal. Aussi comprenons-nous mal les traits dont il accable notre moi, ce moi fugitif et précaire, résultat de « quelques jours insignifiants passés sur une planète sans



importance ». Et il faut avouer que si nous n'avons d'autre perspective, au delà de la mort, que de devenir fleur, étoile, rayon solaire et, j'imagine, beaucoup d'autres choses plus prosaïques, vraiment oui nous devons nous accrocher désespérément à notre pauvre dépouille terrestre, en nous appropriant l'exclamation de Chrysale :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Ainsi M. Maeterlinck, sans paraître s'en douter, ne va guère, jusqu'à présent, au delà d'un matérialisme quelconque, et nous fait côtoyer de bien près ce gouffre dont il prétend se garder : l'anéantissement total.

Notons en passant qu'il s'élève contre le médecin qui se refuse à abréger l'agonie de son malade, comme s'il était permis à l'homme, au nom d'une science incertaine, de faire l'office de la cruelle Parque. De là à faire l'apologie du suicide libérateur, il n'y a qu'un pas. Et il faut regretter que M. Maeterlinck soutienne de pareilles erreurs.

⁂

Mais nous abordons des idées pour lesquelles M. Maeterlinck ne cèle pas sa tendresse. Sceptique sur les religions, il ne cache pas ses sympathies pour les hypothèses théosophiques et néo-spirites. « J'entends parler, dit-il, des théories néo-théosophiques et néo-spirites qui sont les seules, je pense, qu'on puisse sérieusement discuter », et il ajoute : « On ne saurait nier que de toutes les hypothèses religieuses, la réincarnation est la plus plausible et celle qui choque le moins notre raison ». Malheureusement, quelques lignes plus loin, il avoue qu'il n'existe pas la moindre preuve d'une telle théorie et que toute cette doctrine se borne à des affirmations qui *flottent dans le vide*. Bien plus, la purification par des vies successives ne lui apparaît que comme un argument sentimental, et l'hypothèse des « Coques » et des « Elémentals » est seulement qualifiée d'*ingénieuse*. S'il en est ainsi, je ne comprends plus pourquoi la théorie théosophique est une des seules qu'on puisse sérieusement discuter, M. Maeterlinck ayant pris soin de nous avertir qu'il ne s'éclairait qu'aux lumières de la *raison*. Mais ayant à peine énoncé, à peine effleuré cette théorie, voici qu'il la condamne en des termes qu'on ne pouvait espérer plus sévères : « Le tout ne semble pas mener à grand'chose et repose sur des bases bien fragiles, sur des preuves trop vagues tirées du sommeil hypnotique, des pressentiments, de la médiumnité, des phantasmes, etc. Il est assez surprenant que ceux d'entre eux qui s'appellent « clairvoyants », qui prétendent être en communication avec ce monde de désincarnés et avec d'autres mondes plus proches de la divinité, ne nous apportent rien de probant. Nous demandons autre chose que les théories arbitraires « de la triade immortelle », des « trois mondes », du « corps astral », de l' « atome permanent » ou du « Kama-Loka ».

On ne saurait mieux dire. Spéculation séduisante, mais factice, telle est l'appréciation de M. Maeterlinck sur la théosophie.

Nous verrons prochainement comment il envisage le spiritisme.

(*A suivre*) R. Faral.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien nous adresser de suite le montant du renouvellement, afin de ne subir aucun retard dans le service de Revue.

LE MERVEILLEUX au Salon des Artistes français

Il semble que le Salon des Artistes français, boulevard de l'Académisme, si envahi par les révolutionnaires en ces dernières années, esquisse un retour vers la tradition. Les artistes commencent à comprendre la valeur du sujet et l'importance pour une œuvre d'illustrer une pensée déjà enclose dans les cerveaux humains. De beaux souvenirs, de nobles émotions se lèveront autour de la toile et doubleront son attrait.

Il y a, par exemple, cette année, quantité de sujets patriotiques au Salon, et l'on pourrait croire que Detaille, qui eût été si ravi de cette ardeur guerrière, a passé un bras hors de sa tombe pour tendre cette petite toile qui représente Paul et André Déroulède en 1870. Elle accompagne le portrait, un peu théâtral peut-être, où Cormon a représenté le Président de la Ligue des Patriotes haranguant la foule au monument d'Henry Regnault sous un déploiement de drapeaux. Mais ce n'est pas au point de vue patriotique, c'est au point de vue du merveilleux que nous parcourons le Salon.

***

Le surnaturel chrétien, sans avoir inspiré aucune grande œuvre, voit se réclamer de lui bien des œuvres intéressantes. Je citerai dès la première salle, immense comme on le sait, les saints que fait défiler gravement sur fonds d'or M. Réalier-Dumas, dans son fragment de décoration d'église; le « Lourdes » de M. P.-H. Flandrin, partie d'une suite destinée à la décoration de l'église Notre-Dame de France, à Jérusalem. L'artiste conduit une procession à la Basilique, à travers la pelouse; œuvre distinguée, un peu froide de couleur.

Les figures des cinq vieillards que M. Joest range derrière une longue table étroite, chargée des apprêts d'un modeste repas, dans le « Benedicite chez les Petites Sœurs des Pauvres de Saint-Omer » sont émouvantes de sérénité presque enfantine et de foi.

Il y a de la grâce et de l'éclat dans la « Prière de l'Enfant Dieu » que M. Leroy fait garder par des anges agenouillés et entoure de ramiers et de tourterelles. La tourterelle est un des oiseaux de la Passion, dans les Légendaires. Avec l'hirondelle, elle essaiera de briser du bec les épines qui déchirent le front du Sauveur, et l'imagination populaire voulait que son cri fût le cri d'adoration : « Kyrie! Kyrie! »

M. Tito Salas, dans « le Miracle », fait porter par des paysans espagnols (qui semblent sortis de la caverne de brigands de Gil Blas) un enfant malade à une Vierge miraculeuse derrière laquelle le clergé de la paroisse est groupé. L'œuvre, d'une sombre et rude couleur, est pittoresquement composée.

M. Charrier nous montre l'impératrice Eudoxie et saint Jean Chrysostome, que cette souveraine orgueilleuse persécuta si cruellement. M. Priou expose une « Vierge à l'enfant » d'une grâce délicate. M. Séné, un émouvant *Ecce Homo*; Tattegrain, dans le décor d'une belle marine, le touchant « Oremus » pour les trépassés en mer; Mlle Elisabeth Sourel, avec son inspiration émouvante et sa précision d'exécution, un « Concert mystique » auquel les anges prennent part (c'est une aquarelle, dans une rotonde); M. Vera Léon, la vision d'enfer de Dante au livre XXIII. Empruntons-en la légende à l'admirable traduction de Mme Espinasse-Mongenet : « ...Mais je n'en pus dire davantage, car à mes yeux apparut soudain un damné crucifié à terre par trois épieux : — dès qu'il me vit, tout entier il se tordit — en soufflant dans sa barbe ses soupirs. — Et le frère Catalano, qui s'aperçut de mon saisissement, — me dit : « Celui qui est là transpercé et que tu regardes — persuada les Pharisiens qu'il convenait — de mettre un homme à la torture pour le bien du peuple. — Il est là nu et en travers du chemin, — comme tu le vois, et il lui faut sentir — d'abord combien pèsent ceux qui passent. — Et dans la même posture son beau-père expie le même forfait — dans cette fosse, avec les autres de ce Sanhédrin — qui fut pour les Juifs semence de malédiction. »

M. Roberty offre le beau corps de la chaste Suzanne aux regards luxurieux des vieillards. Recherchant un effet pareil, Mme Consuelo Fould a peint le passage de la Légende des Saintes Marie où Marie Jacobé lève son voile pour payer par le spectacle de sa beauté un vieux coquin de batelier.

Devambez, dans un pastel, a traité en caricature le martyre de sainte Agnès. On connaît la touchante et belle légende de la sainte qui symbolise la pureté. Le fils du proconsul l'aimait, mais elle lui dit : « Laissez-moi, je me suis promise à un autre ». Or, elle voulait parler du Christ à qui elle avait voué sa virginité. Le jeune homme se mit au lit; il était malade d'amour. Le proconsul s'enquit de ce premier époux d'Agnès. Quand il sut que c'était Jésus-Christ, il mit tout en œuvre, les paroles flatteuses puis les menaces; pour vaincre la résistance de la jeune fille et n'obtenant rien d'elle, il la fit dépouiller de ses vêtements et conduire aux lieux infâmes. Mais les beaux cheveux blonds de la vierge, soudainement accrus, l'enveloppaient comme d'un voile d'or et une grande lumière éclatante qui l'entoura forçait les yeux de se baisser. Le fils du gouverneur étant venu et ayant voulu abuser d'elle fut frappé de mort. Agnès, sur les supplications du gouverneur, obtint sa résurrection. Alors les prêtres des idoles crièrent que c'était une enchanteresse, ameutèrent le peuple et la firent conduire au bûcher.

On trouverait sans doute d'autres tableaux encore qui se réclament du surnaturel chrétien, ne fût-ce que celui de Bergès : *Pro patria mori*, où l'on voit les

saintes de la Patrie accompagner au ciel un soldat mort à l'ennemi, et cette jolie petite chose : la Dalila candide [d'Otémar ; mais passons au merveilleux mythologique.

***

Les dieux du vieil Olympe sont bien morts puisque si peu de pinceaux académiques les évoquent. A part le groupe harmonieux des « Charites » de Calbet, la « Diane » fière et charmante d'Hippolyte Lucas, le groupe charmant de l' « Amour consolateur » de Diogène-Ulysse Maillart, les mythologies sont très peu de chose. Il y a les sinistres sirènes que Zier fait hurler dans la nuit et celles, plus engageantes, que Lalire groupe autour de sa « Barque enchantée »; l'enlèvement d'Europe, de Courseulles-Demont ; le gras Silène de Barthélemy, conduit par des bacchantes rieuses ; l'exploit mythologique de Bouffanais, des Centaures qui enlèvent de blanches nymphes éperdues ; le satyre de Moulin, qui surprend une nymphe endormie.

Daphné, sous le pinceau d'A.-J. Edouard, se change en laurier pour se soustraire aux poursuites d'Apollon; un honnête ménage de Tritons est peint par Girardot dans la grotte familiale ; les petits jouent avec des étoiles de mer.

Et le merveilleux plus récent que l'Olympe, le merveilleux de la féerie, des superstitions et des légendes ne m'a pas paru compter beaucoup de numéros.

M. André-Gabriel Ferrier présente une intéressante composition : « L'Ame et le Corps ». Vers celui qui va mourir, explique-t-il, resplendit l'âme immuable. En effet, une figure lumineuse se penche vers un pâtre expirant. Les Fées de la mer, d'Edouard Debon, se balancent lumineuses sur les flots noirs.

Il va sans dire qu'à la sculpture figure le contingent ordinaire de bacchantes, de jeunes faunes, de Bacchus, de Dianes et de Lédas. Mais à l'heure où j'achève cette promenade au Salon, l'avant-veille du vernissage, le hall de la sculpture est dans un si prodigieux désordre, les groupes en tant de morceaux qu'on ajuste, jambes de ci, têtes de là, que je renonce à voir pour le quart d'heure ces *disjecta membra*.

G. M.

L'AME

et ses tendances constitutionnelles

[D'un remarquable ouvrage de notre éminent collaborateur, M. l'abbé Gaffre, qui va paraître chez Bloud : l'*Ame*, nous détachons les pages suivantes] :

Ce que nous avons dit nous permet déjà de concevoir ce qu'est l'âme humaine, ramenée à son origine, l'âme telle qu'elle se présenterait à notre admiration, s'il plaisait au Créateur de nous la montrer dans l'intégrité de la pensée où il la voit, de l'acte où il la peut réaliser.

Supposons-la, cette âme, parfaite. N'allons pas pour cela chercher des éléments fantaisistes ; il nous suffira, en même temps que nous éliminerons de ses puissances les causes d'infériorité que nous y apporterions, d'y réunir les éléments de perfection que nous y connaissons.

Quelle puissante unité ! quelle riche harmonie ! quelle substantielle ressemblance, et pourtant, quelle durable distinction entre ses facultés !

Elle touche aux formes de la création par tous les points de son enveloppe sensible. Il n'est pas un atome qui ne cause une vibration dans sa sensibilité merveilleusement éveillée. Ouverte toujours à toute impression, elle donne à tous les bruits du monde un écho qui les dépasse, à toutes ses lumières un prisme qui les éclipse, à tous ses mouvements un récepteur qui les prolonge. L'univers entier s'imprime en elle. Elle est comme le fond d'un océan qui tressaille aux luttes des masses en courroux et frémit aux jeux adoucis des flots ; elle est comme l'éther immense qui se dilate au passage de l'armée des soleils. Elle ne reste indifférente à aucune palpitation de la vie ; l'être universel n'est en elle qu'une incessante ondulation qui la frappe et rend sonore ineffablement toute la profondeur de sa sensibilité.

Mais voici qu'excitée par ces richesses sensibles accumulées dans l'imagination et la mémoire, l'Intelligence se lève. Elle puise, en ce réservoir vivant, des images et des formes. Elle communie pleinement à la substance opulente de la sensibilité. Elle en tisse sa propre opulence. Sans elle, elle n'aurait la possibilité d'aucune connaissance, d'aucun élan. Mais unis à elle, transformant en idées immatérielles les matérielles impressions, en lois universelles les perceptions contingentes, en vérité immuable les réalités passagères, l'intelligence plane bientôt au-dessus de la création. Toujours vibrante, et dans une réaction qui en multiplie l'ardeur, l'âme est devenue intellective. Ce n'est plus seulement l'être dans sa clarté et sa beauté qui la fait tressaillir, c'est la vérité qui l'emporte par delà les surfaces où passent les tressaillements.

Et parce que, infiniment vibrante par tous ses sens, intelligente par toutes ses pensées, elle est émue par la bonté que dégage l'univers ainsi embrassé, l'âme déploie magnifiquement sa Volonté. La volonté ouvre ses ailes. Rien ne la comprime, rien ne l'enchaîne : ni les égoïsmes vaincus par les diffusives émotions de la sensibilité, ni les ignorances qui ne trouvent pas dans l'intelligence une ombre pour s'y réfugier, un angle pour s'y accrocher, ne peuvent diminuer l'essor de sa liberté. La volonté participe à toute la vie

de beauté du principe sensible, à toute la vie mentale du principe intellectuel ; elle se livre, elle agit, elle conquiert, elle aime surtout.

L'âme aime aussi loin et aussi profondément qu'elle voit et qu'elle sent. Vibration de l'être, visions de la vérité, triomphe de l'amour : c'est l'âme humaine, comme elle devrait être en toute son intégrité.

Eh bien, essayez de faire une synthèse de tous ces éléments épars ; réunissez toutes les émotions et toutes les intraduisibles impressions qui font déborder la Sensibilité des artistes dignes de ce nom, combinez un tout de ces parcelles de génie qui furent Homère, Eschyle, Dante, Corneille, Camoëns, Lamartine, Periclès, Praxitèle, Michel-Ange, Raphaël, Vasquez, Chopin, Beethoven ; ramassez en une sensibilité unique ces milliers de natures exaltées qui pâlirent sous l'attouchement fécond de l'être et ont laissé à l'admiration des siècles le gémissement superbe de leur passion dans leurs œuvres immortelles ; oui, réunissez en une seule substance toutes ces forces disséminées ; alors vous aurez dans toute son intégralité l'artiste créateur.

Mêlez maintenant toutes les illuminations de l'Intelligence ; condensez en un seul tous les cerveaux qui ont été les réflecteurs de la vérité conquise ; les Platon, les Augustin, les Thomas d'Aquin, les Euclide, les Kepler, les Cuvier, les Humbolt, les Pasteur ; faites une unique intelligence de cette pléiade de puissants initiateurs qui sont comme des phares allumés pour diriger la marche du progrès humain ; vous aurez le savant illuminateur.

Condensez en un seul amour tous ces miracles d'amour qui ont transfiguré la vie, réparé les maux, étendu la sphère du bien, tous ces héroïsmes de l'abnégation qui ont fait lever dans les sillons desséchés de l'humanité des moissons de tendresse, de paix et de bonheur ; unissez en une seule Volonté les volontés magnanimes des épris de la charité, esclaves volontaires de la misère fraternelle, amants passionnés de la bonté divine ; les sublimes détachés de l'antiquité, avec les Paul et les saint Louis, les François d'Assise et les Vincent de Paul, l'innombrable multitude des sacrifiés anonymes qui n'ont pas d'autel et qui n'ont pas d'auréole, holocaustes librement dévoués de la religion, de la patrie, de la famille, victimes obscures du devoir, dont la gloire anonyme emplit la terre, les mers et maintenant les airs ; vous aurez alors, dans toute sa beauté, l'homme de vertu, le saint fécondateur.

Et maintenant, de toutes ces forces qui font l'artiste, le savant et le saint, ne faites qu'une seule force ; de ces trois personnalités vivantes, ne composez qu'une seule substance, ne formez qu'une seule âme, une âme qui sera tout à la fois celle d'un artiste, d'un savant et d'un saint : alors seulement vous aurez l'âme humaine dans sa réalisation parfaite.

Cette âme sera d'autant plus une, qu'elle aura des puissances plus distinctes et plus riches : car le Saint sera d'autant plus enraciné dans son amour volontaire et fécondateur, qu'il possédera plus pleinement ses raisons d'agir et la liberté de ses motifs, c'est-à-dire qu'il sera tout d'abord un savant illuminateur ; et le Savant sera d'autant mieux en possession de ses richesses intellectuelles, qu'il en puisera plus abondamment les éléments dans l'imagination et la sensibilité de l'Artiste créateur.

Ainsi les trois ne font qu'un, distincts, indépendants, égaux, mais toujours demeurant indissolublement un.

Qu'elle nous apparaisse donc cette âme humaine, et et nous découvrirons en elle la splendeur de ses origines, l'Etre, le Vrai, le Bien ; l'Etre dont l'intégrité perçue fait l'artiste, le Vrai dont la lumière comprise fait le savant, le Bien dont la fécondité aimée fait le saint.

Ou plutôt, Messieurs, nous que la religion a élevés au-dessus des éléments infimes du monde, suivant le mot de l'apôtre, nous qui avons appris à prononcer le nom ineffable de Celui dont l'Etre, le Vrai, le Bien ne sont que les syllabes mystérieuses balbutiées par les lèvres de la Création, nous disons mieux. Nous disons : l'âme humaine en sa triple faculté qui la met en rapport avec l'Etre par sa Sensibilité, avec la Vérité par son Intelligence, avec le Bien par sa Volonté, n'est pas autre chose que l'Image de la Trinité éternelle, une dans sa substance comme l'âme, Trine dans ses personnes comme l'âme dans ses facultés, créant en l'âme la Sensibilité, image du Père qui est le principe de la divinité, l'Intelligence, image du Fils qui est la Sagesse illuminaire, la Volonté, image du Saint-Esprit qui est l'Amour fécondateur.

Taisez-vous, misérables et insipides bredouilleurs d'objections, illustres remueurs d'atomes et de formules, taisez-vous, en présence de cette apparition qui laisse si bas dans la poussière de vos laboratoires, l'impuissance de vos négations. L'âme a-t-elle donc besoin pour revendiquer la noblesse de sa naissance, du certificat de vos molécules et de l'attestation de vos découvertes ? Vos molécules ne la contiennent pas, vos découvertes ne la révèlent point. Elle se rit de vos stériles orgueils auxquels la substance échappe, vêtue de la lumière des phénomènes qui vous charment, comme la bulle de savon irrisée et changeante crève sous l'attouchement du doigt ingénu

des enfants. Vous ne la rencontrez ni au bout de vos microscopes, ni à la pointe de vos scalpels, vieillards de science, enfants de sagesse ; génies renommés qui avez un œil ouvert sur la matière, un œil fermé sur l'esprit ; clairvoyants de l'apparence, aveugles du réel, inguérissables myopes qui vous heurtez à toutes les bornes des systèmes !

L'âme n'a pas besoin de vous pour s'affirmer. Elle se montre elle-même, elle s'analyse, elle clame par sa nature la dignité de son origine et le nom de son Père.

L'ENVOUTEUSE MAROCAINE

— Oui, vous rirez si vous voulez, mais j'ai connu au Maroc une véritable sorcière. J'ai été mêlé à un envoûtement d'amour qu'elle opéra et qui se retourna contre elle cruellement. J'avoue qu'il m'en reste une impression de gène et même d'effroi... Etait-ce imposture ou folie? S'agissait-il d'un subtil emploi de forces inconnues? Ou bien ai-je été la dupe de coïncidences étranges? Vous déciderez après m'avoir entendu.

Le jeune explorateur Robert Vasselot secoua la cendre de son cigare; et, prenant un temps, comme s'il voulait, par l'esprit se transporter dans ce pays redoutable et encore peu connu, il continua :

— Il est temps que notre science donne un énergique coup de balai aux superstitions malsaines qui dépravent et abaissent les intelligences arabes. Là-bas, à Marrakech, dans le Sud, comme à Tétouan, dans le Nord, c'est le Taleb qui règne occultement. Sorcier, prêtre, malfaiteur inquiétant et sordide, que l'on recherche et que l'on redoute. Il triture des condiments répugnants et des drogues infectes. Il calomnie ses ennemis, nos médecins et nos professeurs.

Plus ses prescriptions sont hideuses et terribles, plus elles impresionnent l'imagination de ce peuple nerveux et excitable. J'ai toujours fui ces gredins; mais la sorcière que j'ai rencontrée, et qui est l'héroïne de cette aventure tragique et bizarre, n'avait rien, elle, de repoussant. Tout au contraire. Elle était belle; ses gestes pouvaient être comparés à une harmonie; dans ses grands yeux sombres passaient des éclairs caressants, cruels et doux.

***

La première fois que nous nous parlâmes, je m'étais égaré, la nuit, autour des remparts de Marrakech, qui datent de l'époque des Almoravides. Tout à coup, la pleine lune se leva. J'aperçus une ombre blanche, svelte, se penchant entre les vieilles pierres pour y cueillir des herbes aux secrètes vertus. Elle vint à moi. Je m'en étonnai. D'ordinaire, les indigènes gardent envers nous une attitude de fierté indifférente, de morgue méfiante. Les femmes surtout s'écartent des « roumis », des « impurs » que nous sommes, avec un effroi tempéré de dédain.

— Bismillah! prononça-t-elle.

Je m'inclinai à cette formule de bénédiction et je profitai de cette bienveillance inattendue pour lui demander ma route. Elle s'y prêta de bonne grâce. Le français qu'elle parlait était enfantin et gracieux. En cheminant côte à côte, elle se laissa aller à des confidences. Elle était « kouna ben el koun », fille du roi des diables (ainsi s'intitulent les sorcières). Ses excursions nocturnes avaient pour but de recueillir les plantes nécessaires aux enchantements. Elle me montra dans un sacoche l'herbe qui fait tourner le lait, des clous de girofle, du thym et des baies rouges appelées le raisin du loup.

Malgré l'heure tardive, elle me convia à pénétrer chez elle. Alors, ma curiosité n'avait d'égale que mon audace. J'acceptai. Son logis tenait de la boutique de l'herboriste et du laboratoire du naturaliste et du pharmacien. Dans un mortier reposait un couss-couss, composé de semoule, de henné, de lavande et de miel. Çà et là pendaient des fragments de linceul. Sur une étagère saignait encore un merle égorgé, me dit-elle, avec une pièce d'or, à côté de statuettes en pâte de farine et qui représentaient des clients ou des clientes à elle, pour qui ou contre qui elle agissait mystiquement. Dans un pot vulgaire, fêlé, poussait la plante *sakta* (elle fait taire), qui impose, à ceux qui en boivent une décoction, un mortel silence. Et tout l'arsenal empaillé de volatiles d'amour, parmi lesquels je distinguai le petit oiseau blanc *terf banni* (suis-moi) et l'*azata*, qui signifie : viens. Sur un fourneau d'alchimiste, une potion innommable cuisait à feu doux. Elle m'expliqua qu'un djinn était attaché à ce peigne à carder habillé d'une gandourah comme une poupée. Une odeur enivrante de benjoin et de santal troublait l'air. « Kouna ben el Koun », ayant détaché son foulard de tête qui dévoila sa chevelure d'ébène, s'accroupit, tenant sur ses genoux un vieux grimoire arabe, où alternaient des géométries bizarres et des caractères hébraïques; et elle se mit à chanter d'une voix, tantôt nasale, tantôt gutturale, des syllabes rudes, heurtées.. Il me sembla qu'un refrain langoureux revenait sans cesse à la fin des versets, avec le ronflement doux d'une toupie qui tourne.

Fût-ce la fumée entêtante des parfums qui épaississait l'air, ou réellement des forces psychiques étaient-elles évoquées par cette incantation? Je ne sais, mais je connus un étrange malaise.

***

Il faut qu'on sache d'abord que j'étais déjà très amoureux de la vierge provençale qui devait devenir quelques mois après ma femme. Je ne pensais qu'à

elle; elle me plaisait à ce point qu'aucune autre femme n'arrivait même à m'intéresser; or, tout à coup, j'eus l'impression suivante, dont je dois rendre ici les nuances afin de me faire bien comprendre. L'image de ma chérie, qui ne me quittait pas le champ de ma conscience, tourbillonna comme une flamme que couche une rafale, puis positivement s'éteignit. Et à sa place entra dans mon cerveau, l'idée, le désir de cette étrangère, hier encore tout à fait inconnue de moi et pour qui je ne pouvais ressentir normalement qu'un peu de curiosité...

J'ai toujours détesté les « mouquères », celles qu'on a dénommées « les petites épouses », bref, toutes les femmes de couleur. Une tendresse imprévue, un alanguissement, un vertige plutôt, me gagnaient. Je ne suis pourtant ni médium, ni sujet hypnotique. Jamais une table n'a tourné sous mes doigts, jamais Pickmann n'a pu me faire baisser les paupières; et, comme le disait Henry Becque avec un gros rire, je n'ai jamais été endormi que par les œuvres de mes contemporains... Je compris pourtant que, si je ne prenais pas sur moi de fuir tout de suite, j'allais me jeter aux pieds de cette nécromancienne, lui jurer ce qu'on pourrait appeler un mensonge sincère, c'est-à-dire que je l'aimais frénétiquement... Je réunis toutes les énergies de résistance dont je pouvais disposer encore; et, sans pouvoir prononcer un mot d'adieu, je poussai la porte, puis je me précipitai dans la rue.

Comme dans les rêves, j'avais la plus grande peine à détacher mes pieds du sol. Pourtant, ma volonté était de courir. Je ne sais plus trop à quelle heure de la nuit je tombai sur mon lit, épuisé. Mon sommeil fut hanté par la sorcière; il me sembla suivre les rites de l'envoûtement, qu'elle accomplissait peut-être et que pourtant j'ignorais. Je la voyais, par exemple, attachant à une statuette, qu'elle pétrissait à ma ressemblance, un morceau de ma veste de coutil. Quel ne fut pas mon étonnement, le lendemain matin, de constater une déchirure à mon vêtement, intact la veille, et auquel manquait maintenant une petit morceau d'étoffe!

Le soir même, je me sentis irrésistiblement poussé à recommencer la même promenade et à la même heure.

Tout d'abord, je me dis prudemment que je n'en ferais rien; puis, je réfléchis qu'il valait mieux braver la tentation que de la fuir, en admettant le sortilège.

***

D'un pas décidé, je me rendis de nouveau aux remparts; et je choisis un portail, d'où l'on pouvait voir, sans être vu dans la campagne. Or, elle, oui, elle, je la trouvai déjà assise à cette place. Elle ne prononça pas même de « salam », mais ses yeux parlaient; ils étaient toujours caressants, cruels et doux. Je lui pris les mains, qui brûlaient d'une chaleur sèche. Et moi, homme, moi Européen, je me mis à supplier cette femme indigène de ne plus continuer ses opérations magiques, dont je me sentais la victime. Elle secouait la tête sans me répondre; ensuite, elle m'attira contre elle et mit mon front tout près de son cœur :

— Entends-le, murmura-t-elle avec une exaltation sourde, entends-le; mais il cessera de battre si tu ne me veux pas pour servante.

Je lui expliquai que je ne pouvais l'aimer, que j'étais fiancé à Paris, que j'allais partir... Elle se dressa, les yeux hagards, comme folle... Et, à son tour, elle avoua qu'elle avait tenté, en effet, de me lier par ses enchantements; elle convint qu'elle avait découpé dans mon veston le petit morceau d'étoffe, nécessaire pour établir entre elle et moi, à distance, la communication magnétique. Toute la nuit, elle avait récité les invocations aux djinns, que renferment les clavicules du grand roi Soleiman (Salomon).

« Je suis perdue, ajouta-t-elle, si tu ne veux pas de moi... Toi seul peux me sauver... Si tu me possèdes, je perdrai mes dons de sorcière, mais, du moins, j'échappe à la rancune du Maître des Djinns, — son nom soit maudit! — Il m'étranglera si, maintenant qu'il me sait infidèle, je reste encore sous sa domination... Ton amour ou ma mort, choisis. »

Je crus qu'elle déraisonnait ou qu'il s'agissait simplement d'un piège tendu à ma pitié. Je feignis de promettre que demain j'irais la rejoindre dans sa maison, après le lever de la lune. Elle m'écoutait, les yeux fixes, si belle, si attrayante, qu'il me fallut pour la quitter plus de courage que pour braver toute une multitude armée. Mais j'avais compris que l'heure était solennelle. Si je cédais, c'en était fait de moi. Je serais resté à Marrakech l'esclave de cette maîtresse insolite, de cette Didon marocaine. Heureusement, le souvenir de ma fiancée, un moment refoulé, était revenu plus intense et plus fort. L'amour est une magie plus efficace que tous les rites de sorcellerie. Une fois encore, je lui échappai.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Je pris la décision de quitter Marrakech; dès 10 heures du matin, le lendemain, j'étais en route. Je n'étais pas encore sorti de la ville, lorsque ma petite caravane fut arrêtée par un rassemblement. J'envoyai mon interprète aux renseignements. Il revint avec une figure à l'envers : « C'est la fameuse « Kouna bel el Koun » qui est morte ce matin, étranglée par le Maître des Djinns, me dit-il. Allah l'a permis! »

Je revis, dans l'hallucination du souvenir, le logis pareil à la boutique d'un herboriste, les plantes enchantées, les oiseaux funèbres, la potion innommable cuisant sur un feu doux, les poupées de cire malé-

fiques. Je réentendis encore l'hymne tantôt guttural, tantôt nasal avec le refrain langoureux pareil au ronflement doux d'une toupie... Tout cela, puéril d'apparence, avait-il une efficacité secrète? Était-ce capable, aimanté par la volonté et par la foi, de propager l'amour ou la mort?...

J'éperonnai mon cheval, et je reconnus alors, sur une civière, entourée de pleureuses, la forme voilée de la sorcière. On la conduisait chez un taleb célèbre, qui devait lui-même l'ensevelir, de ses propres mains. Elle n'avait pas menti; le rite d'amour, que j'avais repoussé, l'avait frappée comme la foudre. Elle était morte de son propre maléfice.

Avouerai-je que j'eus un long soupir de soulagement, en même temps qu'un très vague regret? Je donnai l'ordre à mon escorte de poursuivre notre route, et je me jurai de ne jamais plus revenir à Marrakech.

JULES BOIS.

Les Calculateurs Prodiges

ET LA SIMPLIFICATION DU CALCUL

Poursuivant ses communications sur les calculs simplifiés, dont nous avons déjà parlé, M. René Quinton a exposé, devant la Société d'anthropologie, les procédés qu'il emploie pour l'extraction, en un temps si bref, des racines cubiques et cinquièmes. On peut résumer ainsi quelques-unes de ses méthodes.

Pour extraire la racine cubique d'un nombre de six chiffres, il est nécessaire uniquement de connaître les cubes des 9 premiers nombres, soit 1, 8, 27, 64, 125, 216, 343, 512, 729. La première tranche de trois chiffres du nombre donne le premier chiffre de la racine. Soit comme exemple le nombre 185,193; le nombre 185 étant situé entre 125 et 216, cubes de 5 et de 6, le premier chiffre de la racine est 5. Pour obtenir le dernier chiffre il suffit de savoir que lors que le dernier chiffre du cube est 0, 1, 4, 5, 6, 9, le dernier chiffre de la racine lui est semblable. Lorsque le dernier chiffre du cube est 2, 3, 7 ou 8, le dernier chiffre de la racine est celui que l'on obtient en retranchant le dernier chiffre du cube du nombre 10. Dans notre exemple, le dernier chiffre de la racine est donc 10 — 3 = 7. Racine : 57.

Le procédé est identique au précédent pour l'extraction de la racine cinquième d'un nombre de neuf ou dix chiffres. Cette fois, les chiffres à retenir sont les puissances parfaites simplifiées des 9 premiers nombres, soit 1 (100,000), 3, 24, 100, 300, 777 (millions), 1 1/2, 3, 6, 10 (milliards). Prenons pour exemple le nombre 8,587,340,257. 8 milliards, situé entre 6 et 10 milliards, puissances cinquièmes de 9 et de 10, donne, comme premier chiffre de la racine, 9. Quant au dernier chiffre, il est toujours identique à celui de la puissance cinquième. Le résultat cherché est donc ici 97.

Ces procédés étaient déjà en partie connus, mais on leur avait fait certaines objections. Pour y répondre, M. Quinton a indiqué tout d'abord un moyen rapide de reconnaître si un nombre donné est ou non une puissance parfaite. Mais ceci est désormais inutile dans un grand nombre de cas, car M. Quinton a présenté une méthode permettant l'extraction de la racine cubique de nombres quelconques. Là encore la rapidité obtenue est très supérieure à celle que permet la règle à calcul. Avec une soustraction et une division, on remplace les quarante opérations que nécessitent les opérations arithmétiques courantes.

Pour toute la série des nombres, qu'il s'agisse de millions, de milliards, etc., il suffit de connaître 21 repères, leur racine et leur diviseur. Ces chiffres, établis empiriquement, une fois sus, il suffit de retrancher du nombre dont on veut extraire la racine le repère immédiatement inférieur et à diviser la différence par le diviseur, spécial pour chaque repère. M. Quinton estime que l'exercice de mémoire nécessité par ces chiffres à retenir est égal à celui que demande la connaissance de 15 numéros de téléphone environ. Tout élève de l'école primaire, dit-il, peut effectuer mentalement l'opération en quelques secondes.

Soit, comme exemple, à extraire la racine cubique de 558,865,368; la première chose à faire, quel que soit le nombre de chiffres, est de ne considérer que les quatre premiers, soit le chiffre 558,8. Le cube des premiers nombres le plus proche est d'après ce que nous avons vu plus haut, 512, cube de 8, dont le repère, par la méthode de M. Quinton, est 511,8. Gardons ce chiffre 8, puis effectuons la soustraction 558,8 — 511,8 = 47, puis divisons ce chiffre 47, par 2, diviseur indiqué par le repère de M. Quinton, et nous trouvons 23,5. La racine cherchée est donc 823,5.

Pour certains repères, la division est remplacée par une multiplication, ce qui simplifie encore le calcul. Pour le repère de 9, par exemple, qui est 729, cube de 9, on multiplie la différence par 4. Exemple : soit à extraire la racine cubique de 789,657,671,922. On effectue les opérations suivantes, après avoir déterminé le premier chiffre, 9, 789,6 — 729 = 60,6, puis : 60,6 × 4 = 242,4. La racine cherchée est donc 9,242,4. La racine exacte est 9.243. La règle à calcul donne, bien moins justement, 9,260.

La Société d'anthropologie, très vivement intéressée par cette communication, a nommé, sur la proposition de M. Quinton, une commission devant laquelle elle tentera de faire comparaître les calculateurs prodiges, afin de savoir d'eux quelle série d'opérations ils exécutent pour obtenir les résultats que l'on connaît. On saura ainsi si ces calculateurs connaissent des procédés analogues à ceux qu'a découverts M. Quinton. Si, au contraire, ils effectuent, dans un temps si court et mentalement, les opérations arithmétiques classiques, ils n'en sont, bien entendu, que plus extraordinaires.

J. R.

Deux curieux épisodes

I. — Tante Basile et Bernadette.

Un nouveau Thomas, au temps des apparitions de la Très Sainte Vierge à Lourdes, fut d'abord, de notoriété publique, le curé Peyramale.

Voici un curieux épisode de son incrédulité, tel qu'il a été raconté par l'ancien receveur des contributions indirectes de la ville, M. J.-B. Estrade, dans *Les apparitions de Lourdes. Souvenirs intimes d'un témoin.*

14e apparition (mardi 2 mars).

« Comme à l'apparition du 27 février, Bernadette se releva de l'extase visiblement préoccupée de ce que la Dame lui avait ordonné. Elle avait, en effet, reçu un nouveau message qu'elle devait porter au presbytère, et ce message, comment allait-il être accueilli par le redouté pasteur ?

« La tante Basile, qui accompagnait ce jour-là Bernadette à la Grotte, ne tarda pas à s'apercevoir de l'état soucieux de sa nièce. En rentrant en ville, elle lui demanda ce qui la rendait ainsi rêveuse.

« — Ah ! répondit l'enfant d'un ton chagrin, c'est que je suis, en vérité, dans un grand embarras : la Dame m'a chargé de redire à M. le curé qu'elle voulait avoir une chapelle à Massabielle, et je ne sais comment faire pour me présenter au presbytère.

« Se rapprochant ensuite de sa tante, et la prenant par le bras, elle lui dit :

« — Tante ! si vous saviez combien vous me feriez plaisir en venant avec moi chez M. le curé !

« La tante Basile ne demandait pas mieux que d'être agréable à Bernadette ; mais elle n'était guère plus brave que sa nièce pour soutenir le regard et la parole un peu rude de l'austère doyen.

« — Quand je passe à côté de ce saint homme, disait en ces temps-là Basile Castérot, les jambes me tremblent et j'ai la chair de poule.

« Toutefois, jugeant des terreurs de sa nièce par les siennes propres et craignant, d'autre part, de déplaire à la Dame qui semblait réclamer indirectement ses bons offices, elle consentit à accompagner Bernadette au presbytère.

« L'accueil du curé fut froid. Aussitôt que les deux visiteuses furent entrées au salon, l'abbé Peyramale se tourna vers Bernadette et lui dit :

« — Eh bien ! que viens-tu m'apprendre ? la Dame a-t-elle parlé ?

« — Oui, monsieur le curé ; elle m'a chargé de vous répéter qu'elle désire avoir une chapelle à Massabielle ; de plus, elle a ajouté :

« *Je veux qu'on y vienne en procession.* »

« Le curé se rembrunit.

« — Ma fille, il ne manquait plus que ce dernier complément à toutes tes histoires. Ou tu mens, ou la Dame qui te parle n'est que le masque de Celle qu'elle veut paraître. Elle exige une procession, et pourquoi ? Sans doute pour faire rire les gens et déconsidérer la religion. Le piège n'est pas habile. Tu lui diras de ma part qu'elle connait mal les attributions hiérarchiques du clergé. Si elle était réellement Celle dont elle emprunte les traits, elle saurait que je n'ai pas qualité pour prendre l'initiative d'une pareille manifestation. C'est à l'évêque de Tarbes qu'elle aurait dû t'envoyer et non à moi.

« — Mais, monsieur le curé, interrompit timidement Bernadette, la Dame ne m'a pas dit qu'elle voulût *dès à présent* une procession de la Grotte ; elle m'a dit simplement : « Je veux qu'on y vienne en procession » ; et si j'ai bien compris, c'est de l'avenir, et non du présent, qu'elle voulait parler.

« Le curé s'arrêta court à cette réflexion et jeta un regard scrutateur sur l'enfant. Que signifiait l'explication tardive qui arrivait sur les lèvres de la petite messagère ? Est-ce que, sans y prendre garde, lui, curé, se trouvait en présence d'une rusée comédienne qui jetait de la poudre aux yeux par ses airs d'innocence ? La nuance qu'elle faisait ressortir dans les désirs de la Dame était plausible et même vraisemblable ; mais cette nuance n'était-elle pas une subtilité mise au profit de son rôle, et la petite fille ne s'en servait elle pas pour se tirer adroitement d'embarras ? L'abbé Peyramale sentait revenir ses anciennes préventions, et, craignant d'être trompé, il continuait à regarder l'extatique avec un certain air de défiance. Celle-ci, au contraire, se tenait tranquille sur son siège, ne montrant dans sa physionomie que la sérénité d'une âme qui n'a rien à feindre ni à cacher.

« Enfin, le curé rompit le silence et dit à l'enfant :

« — Il est temps de sortir de l'imbroglio dans lequel la Dame et toi vous essayez de m'enchevêtrer. Tu lui diras qu'avec le curé de Lourdes, il faut parler clair et net. Elle veut une chapelle ? Elle veut une procession ? Où sont ses titres aux honneurs qu'elle réclame ? Qui est-elle ? D'où vient-elle, et par quels actes est-elle recommandée ? Allons droit au but ; si ta Dame est celle dont tu laisses deviner le nom, je vais lui indiquer un moyen de se faire reconnaître et de donner de l'autorité à ses messages. Elle se tient à la Grotte, m'as-tu dit, au-dessus d'un rosier. Eh bien, demande-lui de ma part qu'un de ces jours, en pré-

sence de la foule assemblée, elle fasse fleurir subitement le rosier en question. Le matin où tu viendras m'annoncer que ce prodige est accompli, je croirai à ta parole, et je te promets de t'accompagner à Massabielle.

« Un sourire de la tante et de la nièce répondit à ce langage; puis le curé ayant cessé de parler, les deux visiteuses s'inclinèrent et sortirent ».

II. — *Prophétie d'un fonctionnaire*

Le même historien des *Apparitions de Lourdes*, G.-B. Estrade, raconte sa visite au curé Peyramale, après celle de Bernadette et de la tante Basile Castérot.

« Quelques heures plus tard, un homme de Lourdes, entièrement convaincu de la réalité des apparitions, venait faire visite à l'abbé Peyramale. Il le trouva se promenant tout absorbé, dans les allées de son jardin. Le bon doyen ne cacha pas à son visiteur les préoccupations que lui donnaient les communications de la voyante. Il s'arrêtait particulièrement à la demande de la procession, qui lui paraissait louche, incorrecte, intempestive.

« — Si l'enfant dit vrai, faisait observer le curé, celle qui parle à la Grotte m'engage à m'affranchir de la subordination ecclésiastique. Si, au contraire, l'enfant me trompe sur ce point, quelle confiance voulez-vous que je lui accorde sur le reste?

« — Il me semble, monsieur le curé, objectait le visiteur, que votre raisonnement ne repose que sur un malentendu. En vous déclarant qu'il ne s'agissait que de l'avenir, Bernadette, à mon avis, a traduit fidèlement la pensée de la Dame.

« — Qui pourra me le garantir?

« — La logique des faits. De même que la Dame sait que vous ne pouvez dès demain commencer à bâtir une chapelle, de même elle n'ignore pas que vous ne pouvez dès demain faire la procession.

« — C'est de la logique d'optimisme.

« — Oh! je suis bien plus optimiste que vous ne pensez : pour moi, il n'est pas douteux que la chapelle et la procession se feront.

« — Quel homme!

« — Monsieur le curé, faites moi l'honneur de retenir ce que je vais vous dire.

« Un jour, croix en tête et bannière déployée, vos paroissiens, rangés en procession, et vous, revêtu de votre plus belle chape, tous, dans les transports d'une sainte allégresse, vous vous dirigerez vers la chapelle de Massabielle en chantant : *Sancta Maria*, et moi je serai heureux de vous répondre : *Ora pro nobis* ».

« Ici, j'ouvre une parenthèse pour dire que j'anticipe sur les évènements.

« L'homme qui venait de parler ainsi appartenait à une administration publique, et pour continuer sa carrière il avait été obligé de quitter Lourdes. Après son départ, de grandes choses s'accomplirent au lieu de son ancienne résidence. Les apparitions de la Vierge furent officiellement reconnues et la chapelle bâtie. Le 5 octobre 1872, une imposante manifestation nationale, la première en ce genre, amenait dans la cité de Marie plus de 50.000 pèlerins. Le lendemain, à deux heures du soir, au son de toutes les cloches, le curé de Lourdes, précédé ou suivi d'une foule innombrable, sortait de son église et se dirigeait en procession vers la Grotte de Massabielle. Il marchait triomphalement entre deux haies de 257 bannières, envoyées de toutes les parties de la France; une vingtaine de députés ou de sénateurs lui faisaient cortège; huit évêques, crosse en main et mitre en tête, descendaient de la chapelle demandée par la Dame pour venir à sa rencontre sur le chemin de la ville.

« Le visiteur du 2 mars 1858, accouru de loin, se trouvait, durant la procession, à côté de son ancien curé. Après un regard d'intelligence échangé entre eux, le curé surélevait la voix pour chanter *Sancta Maria*, et le pèlerin, trois fois heureux, répondait : *Ora pro nobis*.

« Ai-je besoin de le dire? celui qui avait prophétisé au jardin du curé de Lourdes n'était autre que le témoin des apparitions qui écrit ces lignes ».

J. B. ESTRADE.

ÉCHOS

Saint Paul à Malte

A propos du Congrès eucharistique qui se tient à Malte cette année, Charles Vincent rappelle, dans la *Gazette de France*, les fastes de cette île illustre où saint Paul fut jeté par la tempête à son premier voyage à Rome et où vint se briser le dernier assaut du Croissant.

Voici la partie qui a trait à ce voyage de l'apôtre des Gentils, marqué d'incidents miraculeux.

Entre l'an 60 et l'an 64 après la mort du Sauveur, un homme, jusque-là persécuteur, à qui le Christ était apparu dans un éclair révélateur, Saul, de Tarse, devenu Paul depuis sa conversion, fut accusé par ses anciens coreligionnaires juifs, et conduit au procurateur Félix. Celui-ci, comme Pilate, ne voulant pas prendre parti dans une controverse religieuse, retint, sans le maltraiter, le prévenu. Rappelé à Rome pour y rendre compte de son mandat, il remit Paul aux mains de son successeur Festus. Or, l'accusé était « citoyen romain ». Il fit appel à César, et force

fut à Festus d'envoyer le prisonnier en Italie : « Tu en as appelé à l'empereur ; tu iras à l'empereur. Ceci se passait à Césarée, en Phénicie. On était au mois de septembre, le dernier de la navigation des côtes en ce temps.

Remis à la garde du centurion Julius, de la cohorte *Prima Augusta Italica*, et fort bien traité par lui, Paul s'embarqua, soit à Césarée, soit à Tyr. Le navire longea le rivage, remontant vers Chypre et la Cilicie, et s'arrêta à Andriace, port de la ville de Myre. La Vulgate dit Lystre. Il n'allait pas plus loin.

Mais Julius fit marché avec un capitaine alexandrin qui se rendait à Rome, avec diverses escales à Cnide et dans l'île de Crète. Sur ce dernier rivage, on aborda aux « Bons Ports » et l'on se disposa à hiverner. Selon les supputations, les voyageurs y séjournèrent jusqu'à la fin de décembre.

Julius et le capitaine décidèrent de reprendre la mer pour relâcher à Phénice, port de la pointe occidentale, très connu des marins.

Ce projet ne reçut qu'un commencement d'exécution. Pendant quelques jours, on put profiter des vents de sud-est, qui favorisaient la navigation. Presqu'au départ de la ville d'Asson, les voyageurs furent surpris par une tempête venue du nord-est. Ils furent poussés sur un îlot que les *Actes* nomment Cauda. Il fallut étouper et emmailloter le vaisseau pour qu'il ne s'éventrât point sur les récifs. Après un court répit, on reprit la mer. Le deuxième jour, on fit le jet de la cargaison ; le troisième, les agrès y passèrent.

La tempête était formidable. On ne voyait plus ni le soleil, ni les étoiles, et tout espoir de salut semblait perdu. Alors Paul ranima le courage de ses compagnons, en leur disant :

« Amis, vous eussiez mieux fait de m'écouter et de ne point partir de Crète, ce qui vous eût épargné tant de peines et de pertes.

« Cependant, je vous conseille à présent de prendre courage, car nul de vous ne périra. Le navire seul sera perdu.

« L'Ange du Dieu que je sers m'est apparu cette nuit.

« Et il m'a dit : « Paul, ne crains pas. Il te faut comparaître devant César. Voici que Dieu t'a accordé la vie de tous ceux qui sont avec toi sur le vaisseau.

« Prenez donc courage, mes amis. J'ai la certitude, fondée sur la parole de Dieu, qu'il en sera comme il m'a été dit.

« Mais nous allons être jetés sur une île. ».

L'Apôtre prophétisait.

Il advint, en effet, que la quatorzième nuit, au déclin de l'ouragan, la sonde accusa d'abord vingt brasses, puis quinze. On connut ainsi qu'on était au voisinage de la terre. Par crainte des brisants, les matelots mouillèrent quatre ancres. Puis ils mirent à l'eau le canot, dans le dessein d'abandonner le navire.

Sur le conseil de Paul, le centurion fit couper la remorque du canot, qui fut emporté dans la tourmente.

Au jour, l'Apôtre donna à ses compagnons le conseil et l'exemple de reprendre leurs forces avec des aliments, renouvelant, au nom de Dieu, la promesse que pas une des deux cent soixante-seize personnes qui se trouvaient à bord ne périrait.

On demeura encore vingt-quatre heures en cette cruelle anxiété. Après une nouvelle nuit d'angoisse, on aperçut les côtes d'un golfe inconnu. On jeta à la mer les provisions de blé ; on lâcha les deux gouvernails, puis, les ancres ramenées, on mit à la voile au petit bonheur.

Le navire alla s'échouer sur une langue de terre en bordure du rivage. Il fallut procéder au débarquement. Un instant les soldats pour ne point laisser fuir leurs prisonniers, conçurent la pensée de les tuer. Le centurion Julius les préserva. Tout le monde accosta, soit à la nage, soit à l'aide d'un radeau de fortune.

On sut alors que cette terre était l'île de Mélita. Les habitants que les Actes appellent « les barbares », vinrent au secours des naufragés. Ils allumèrent un grand feu pour les réchauffer contre la pluie et le froid.

Il advint que Paul, aidant ses compagnons d'infortune autant de ses mains que de sa parole, alla ramasser du bois mort aux environs. Parmi les sarments qu'il apportait se dissimulait une vipère. Ranimée par la chaleur du brasier, la bête venimeuse mordit l'Apôtre et demeura accrochée à son doigt.

Les Maltais commencèrent à se détourner de Paul, murmurant entre eux :

« Cet homme est sans doute un meurtrier, et la justice du ciel le poursuit même après qu'il a échappé au naufrage. »

Mais le saint se contenta de secouer le serpent dans le feu, et il n'eut aucun mal de sa morsure, à la grande stupeur des « barbares », qui, changeant de pensée, se prirent à le proclamer un dieu.

Pendant trois jours, Publius, chef du municipe, propriétaire de terres en cet endroit, hébergea généreusement les voyageurs. Paul l'en récompensa en guérissant, par l'imposition des mains, son père gravement malade de fièvre et de dysenterie.

Ce miracle fut promptement connu dans l'île, et l'on amena à l'Apôtre tous les impotents, qu'il guérit de la même façon.

Les naufragés demeurèrent trois mois à Malte, c'est-à-dire, vraisemblablement, de la fin de janvier à la fin d'avril. Ils s'embarquèrent alors sur un voilier d'Alexandrie dont la proue portait en patèques les figures de Castor et Pollux.

Ainsi fut signalée en Occident la venue de l'Apôtre des Gentils. Néron régnait à Rome où déjà saint Pierre, arrivé, croit-on, six ans plus tôt, avait fondé l'Église.

Les ensorcelés

S'il y a encore des personnes assez naïves pour croire que le « progrès des lumières » a dissipé les « ténèbres du moyen âge » et que l'ère de l' « obscurantisme » a été close définitivement par l'émancipa-

tion des prolétaires conscients, l'histoire des ensorcelés de Saint-Remy contribuera peut-être à les guérir de leurs erreurs touchantes et de leurs candides illusions.

Saint-Remy est le chef-lieu d'une petite commune, située dans un paysage verdoyant et tranquille, à deux lieues des tours et des clochers de la pittoresque ville de Niort. Les Parisiens doivent aux paysans de Saint-Remy une bonne part de l'approvisionnement de charcuterie qui prodigue notamment à la clientèle des restaurants voisins des Halles le plaisir de manger du boudin blanc ou noir. Les porcs de Saint-Remy sont très appréciés sur le marché de la Villette. Cette « viande sur pied » est l'objet d'un important commerce d'exportations. Et l'on cite des habitants de Saint-Remy qui se sont enrichis très convenablement par ce moyen honorable et fructueux. L'élevage de la race porcine est devenu ainsi la principale occupation des gens du pays. On comprend qu'ils tiennent à leurs porcs, et qu'ils cherchent à éloigner de ces intéressants animaux, fournisseurs de jambons et de saucisses, l'influence pernicieuse du mauvais œil.

L'autre jour, à Saint-Remy, un brave homme, nommé Lacroix, qui est employé à la laiterie de Saint-Maxire, et qui donne ses soins, dans l'intervalle de ses occupations professionnelles, à une petite porcherie installée tout près de son logis rustique, eut le regret de constater que ses porcs manquaient d'appétit, n'étaient pas en train, grognaient sans joie, ouvraient avec peine un œil terne et languissant... Cette maladie imprévue ruinait les espérances du malheureux laitier, qui avait peut-être appris à l'école primaire de son village la fable de la *Laitière et le Pot au lait* :

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable...
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau ?...

Hélas ! le pauvre Lacroix, en voyant ses bêtes malades, renonçait à ses longs espoirs et à ses vastes pensées.

... Adieu, veau, vache, cochon, couvée.

Il confia ses peines à sa femme. Celle-ci s'en fut conter la chose à toutes les commères du voisinage. On fut d'accord pour décider que le vétérinaire n'entendait rien aux maladies des cochons, et qu'il fallait sans retard consulter une « dormeuse » réputée dans toute la contrée pour l'étonnante lucidité de ses visions.

On alla donc chercher cette « dormeuse » au village de Benet, sur les confins de la Plaine et du Marais, région mystérieuse, habitée par une population crédule, que hante l'obsession des fantômes, des revenants et des sorciers. La « dormeuse » n'hésita pas. A peine eut-elle fermé les yeux qu'elle prononça d'une voix rendue lointaine par le mystère de l'au-delà :

— Vous et vos cochons, vous êtes ensorcelés.

— Et par qui ?

— Par une personne qui habite la commune depuis deux mois.

On chercha. Et tout de suite les soupçons de Lacroix, de sa femme, de leurs voisins se portèrent sur le curé de la paroisse, M. l'abbé Sabourin, qui exerce depuis peu de temps, à Saint-Remy, sur un troupeau difficile à conduire, son ministère pastoral. Lacroix fit part de ses soupçons à son beau-frère Gauthier, qui habite la ferme de Vélobert, non loin de Saint-Remy. On s'excita mutuellement, on se monta l'imagination non seulement par des propos exagérés, mais aussi, paraît-il, par des beuveries trop copieuses. Une grande résolution fut prise. Le fermier de Vélobert et sa femme allèrent chercher le curé, qui les suivit sans défiance jusqu'à leur maison. Là, ils le conjurèrent d'éloigner le mauvais sort qui pesait sur les bêtes et sur les gens de Saint-Remy. Stupéfait par cette démarche, l'abbé Sabourin, homme pacifique et doux, réussit toutefois à calmer par des paroles raisonnables l'inquiétude de ces ouailles angoissées. Il rentra chez lui, faisant des prières pour l'apaisement de ses paroissiens. Mais la nuit se passa en conciliabules entre Lacroix, Gauthier, leurs femmes et toute la parenté. Dès le matin, au petit jour, Lacroix escalada le mur du presbytère.

— Venez chez nous, dit-il au curé. Ma femme est malade. Elle vous demande.

Le bon abbé consentit, malgré les appréhensions que lui inspirait la scène de la veille, à suivre son singulier visiteur. Dès qu'il fut entré sous le toit des Lacroix, il entendit qu'on fermait derrière lui la porte à double tour. On obligea l'infortuné prêtre à s'agenouiller. On l'affubla d'une coiffe de paysanne, on l'insulta, et bientôt les forcenés, hommes et femmes, se jetèrent sur lui en le rouant de coups.

Ce sabbat fut si bruyant que le maire de Saint-Remy se décida à faire venir la gendarmerie du canton voisin. La femme du fermier Gauthier devint subitement folle. Elle est aujourd'hui internée à l'hospice de Niort.

Et voici le plus navrant épisode de cette fantastique aventure : la femme de Lacroix, profitant, quelques jours après, de l'absence de son mari, retenu par son service à la laiterie de Saint-Maxire, s'en alla sur la route de Niort, tenant par la main sa fillette, âgée de huit ans. On crut qu'elle menait, selon son habitude,

cette enfant à l'école, ou que peut-être elle allait à la ville, pour voir sa sœur à l'hôpital des fous. Elle disparut derrière le rideau de peupliers et de saules qui borde en ces parages le cours sinueux de la Sèvre niortaise. Des femmes du bourg de Saint-Liguaire, qui lavaient du linge dans la rivière, aux berges de la Roussille, remarquèrent de loin une femme qui, tenant un enfant dans ses bras, parcourait les prairies encore submergées par les pluies de l'hiver. Inquiétées par ces bizarres allures, elles donnèrent l'alarme à un garde-pêche qui, tout à coup, vit disparaître à l'horizon le groupe étrange. On se mit à la recherche de cette femme et de cette enfant. On arriva trop tard. La pauvre folle s'était jetée avec sa fillette dans un fossé profond. Il fut impossible de ranimer les deux noyées... D'autres personnes, aux alentours de Saint Rémy, ont été atteintes par cette contagion de folie. Si tous ces faits n'étaient attestés par des témoins dignes de foi — notamment par nos excellents confrères du *Mémorial des Deux-Sèvres* — on hésiterait vraiment à tenir pour authentique cette histoire de sorcellerie, qui nous ramène aux siècles lointains, et qui est d'une actualité à la fois burlesque et douloureuse. — G. D. (*Temps*.)

Les erreurs d'orientation

Petite énigme psychologique. Dans un curieux *Essai sur la constitution des idées*, publié dans la *Revue générale des sciences*, M. Yves Delage fait allusion en passant à un phénomène que nous avons tous observé.

Il est arrivé à chacun, en voiture, en chemin de fer, à pied aussi bien du reste, et aussi facilement peut-être en métro, de se croire dans une direction donnée, et, par suite, de situer toutes choses, telle rue, tel monument, familiers, d'après la conception qui résulte, naturellement, de la manière dont on place, en particulier, le point de départ et le point d'arrivée.

Or, chacun a vu se produire un doute très fort sur la justesse de l'orientation. On a aperçu un monument, un magasin qu'on ne devait pas voir. Ou bien, en métro, le nom de la station qui se présente est un nom qui ne devrait pas se présenter. Ce doute continue, et pourtant on se dit qu'il n'est pas possible qu'on se soit ainsi trompé, qu'on ait mis devant tout ce qui devait être derrière, et à droite ce qui devait être à gauche.

Un moment vient pourtant où il faut se rendre à l'évidence. On est en métro, et il est certain, par le nom des stations qui défilent, qu'on va exactement dans le sens opposé à celui où l'on croyait aller ; ou bien encore qu'on va dans le bon sens, mais qu'on avait situé toute la topographie à l'envers. Le plus souvent, on passe quelque temps à se raisonner et à chercher à faire tourner le paysage mental, de façon à remettre les choses à l'endroit par rapport à soi-même et à sa ligne de déplacement. On finit par y arriver, et de façon générale, ou du moins, bien souvent, la chose se fait subitement. Tout à coup le paysage pivote et les repères prennent la place voulue : « on y est ». La chose singulière, c'est l'impression physique qui accompagne la rectification des notions. M. Y. Delage paraît éprouver un malaise. C'est à peu près cela. Sans doute cela peut varier selon les sujets. J'ai l'impression de quelque chose qui serait entre un déclic et un léger vertige, surtout l'impression de quelque chose de matériel qui se passe dans la tête, d'un petit déclenchement qui remet tout en ordre et qui se passe, non dans la région frontale, ni dans l'occipitale, mais se localise nettement dans la base du crâne. Est-ce par suggestion que je dirai « entre les deux oreilles », puisque le sens de l'espace a tant à faire avec l'appareil auditif ? Peut-être. En tout cas, l'impression est très nette et très nette aussi la localisation du phénomène matériel accompagnant le demi-tour que fait tout à coup l'image mentale de tout le paysage, de toute la topographie. Ce qui n'est pas net du tout, c'est l'idée qu'on peut se faire de ce phénomène. On ne voit ni où il se passe, ni en quoi il consiste. Beaucoup de choses de la psychologie sont dans le même cas, d'ailleurs. — H. DE VARIGNY.

Comment la terre se dessèche

— Oui ou non, la terre se dessèche-t-elle ? Oui ou non, sa provision d'eau tend-elle à diminuer, ainsi que l'estiment certains oiseaux de mauvais augure ?

C'est évidemment la négative qui vient tout d'abord à l'esprit.

Non, la terre ne peut se dessécher, puisque la quantité d'eau qu'elle promène avec elle est comme qui dirait invariable par destination. Sans doute, le soleil pompe de cette eau tant qu'il peu, mais cette eau n'est pas perdue pour la terre, à laquelle elle finit toujours par revenir, sous forme de pluie, de neige ou de brouillard, sauf à se vaporiser, à se transformer en nuages et à se précipiter de plus belle. Et ainsi de suite ! Impossible même d'admettre que, au cours de ce va-et-vient continu, de ce cycle indéfini, une seule goutte s'égare, puisque tout se passe au sein de la même atmosphère, c'est-à-dire à l'intérieur d'une enceinte qui, pour n'avoir

que des frontières indéterminées, n'en doit pas moins être considérée comme close.

Donc, s'il est possible que certaines parties de la terre se dessèchent, parce que la mer y recule, parce que les lacs ou les rivières y sont résorbés, on ne saurait en dire autant de la terre en soi, de la terre prise en bloc, en sa qualité de bloc autonome, puisque, sous une forme ou sous une autre, la même quantité d'eau s'y retrouve toujours et ne peut pas ne pas s'y retrouver.

Mais les « fouinards », qui ne s'en tenant pas aux apparences, ont plus profondément creusé la question, ne partagent pas tous, il s'en faut, cette manière de voir.

Et force est bien de reconnaître que leur argumentation ne laisse pas d'être troublante.

Lorsque l'eau (qui est une combinaison d'oxygène et d'hydrogène) se décompose sous l'influence de l'électricité, ces éléments constitutifs sont mis en liberté : l'oxygène s'en va d'un côté, l'hydrogène s'en va de l'autre, et les deux gaz peuvent être recueillis à part. Mais l'eau peut-être décomposée autrement que par l'électrolyse : la lumière ultra-violette, par exemple, a ce pouvoir. Seulement dans la décomposition de l'eau par la lumière ultra-violette, il n'y a pas dégagement d'oxygène. Seul, l'hydrogène file, au moins en partie : le reste se combine avec l'oxygène, pour reformer, non plus de l'eau, mais du peroxyde d'hydrogène.

Le soleil, chacun sait ça, projette une très grande quantité de rayons ultra-violets dont, heureusement pour nos pauvres yeux, la presque totalité est absorbée en route par l'atmosphère terrestre, laquelle contient une énorme quantité de vapeur d'eau. Une fois en contact avec la vapeur d'eau, la lumière ultra-violette va faire son métier : elle va, plus ou moins rapidement, décomposer la vapeur d'eau et la dédoubler en hydrogène libre et en peroxyde d'hydrogène. Pourquoi, en effet, ce qui se passe dans le laboratoire ne se passerait-il pas également à l'air libre ? La Nature n'a pas, que je sache, deux poids ni deux mesures.

D'ailleurs, la preuve directe de cette décomposition de la vapeur d'eau atmosphérique par les radiations ultra-violettes du soleil peut-être aisément fournie. D'une part, en effet, la pluie contient presque toujours des traces de peroxyde d'hydrogène. D'autre part, l'analyse spectrale révèle la présence de l'hydrogène libre dans les hautes régions de l'atmosphère, où il a été entraîné par sa légèreté spécifique.

Et n'allez pas croire que cet hydrogène libre des hautes sphères ne soit qu'une fraction négligeable !

A 100 kilomètres de hauteur, il constitue 99 pour 100 de l'atmosphère, très diluée, il est vrai, là-haut, alors que, au ras du sol, il est inexistant, ou, tout au moins, n'existe qu'à l'état de traces infinitésimales.

En d'autres termes, la teneur en hydrogène de l'atmosphère croît avec l'altitude, jusqu'au point où l'atmosphère en est presque totalement composée.

Est-ce compris ? *All right* ! Arrivons maintenant à la conclusion.

Si les hautes régions de l'atmosphère se composent à peu près exclusivement d'hydrogène, il faut bien que cet hydrogène vienne de quelque part... Vous avez déjà deviné qu'*il s'est formé aux dépens de l'eau !*

D'où cette conséquence que toute l'eau vaporisée à la surface de la terre n'y retourne pas à l'état de pluie. Une partie se perd en route, et s'évade, après décomposition, à l'état d'hydrogène, vers les hautes couches atmosphériques, où elle demeure.

Donc, la terre s'appauvrit ; donc elle voit son eau lui échapper peu à peu sans esprit de retour ; donc *elle se dessèche* — et il n'est pas étonnant que le canton de Zurich, par exemple, n'ait plus que 76 lacs sur les 149 qu'il possédait il y a seulement deux siècles et demi !

... Eh bien ! nous voilà propres !

Nous n'avons pas même la consolation de pouvoir dire : « Après nous le déluge ! » — puisque ce qui attend nos arrière-petits-fils, c'est le contraire de l'inondation !

EMILE GAUTIER.

ÇA ET LA

L'image sanglante du Sacré-Cœur.

Les Mirebalais attendent avec impatience le jugement de l'autorité ecclésiastique sur l'effigie du Sacré-Cœur dont les manifestations firent si grand bruit il y a deux ans chez M. l'abbé Vachère. Un de nos lecteurs nous communique en nous demandant de le reproduire un article publié à ce sujet par l'*Avenir de la Vienne*.

En voici quelques passages :

« C'est un phénomène que l'on ne saurait trop étudier de près, car il est évident pour tous ceux à qui il a été permis de le constater par la vue et par le toucher, qu'il y a là quelque chose qui échappe à la conception du commun des mortels et qui devrait constituer un sujet d'étude passionnant pour les savants, pour ceux qui s'adonnent aux sciences se rattachant au mystérieux, au surnaturel, de même pour les théologiens...

« Voilà une image, vous la contemplez et bientôt une matière liquide découle, tantôt du front, tantôt du cœur, tantôt des mains et cette matière, c'est du sang, d'après l'analyse faite par un pharmacien légiste. Sous quelle influence découle-t-il? On se trouve en présence d'un fait

qui ne permet pas de s'arrêter aux préjugés. Tout effet ayant une cause, il s'agit d'en trouver la déterminante. Si le phénomène tombe dans le domaine du surnaturel, inutile de chercher la solution, elle est introuvable. Si au contraire il y a stratagème, il doit s'expliquer, il doit être trouvé, il doit être prouvé.

« Mais la raison parle en toutes choses. Est-il admissible pour qui connaît M. l'abbé Vachère que l'homme intelligent qu'il est puisse user de supercherie et par cela même s'exposer à être confondu d'un moment à l'autre pour devenir ensuite l'objet de la risée publique? Le bon sens dit non. C'est donc un angoissant mystère.

« Nombreuses sont les attestations qui peuvent être produites, aussi est-il à croire que l'évêché les prenant en considération, voudra bien procéder à un examen scrupuleux et apporter en cette affaire un jugement loyal et impartial. C'est le désir d'un grand nombre de Mirebalais qui attendent avec impatience que lumière soit faite.

« *Un groupe de Mirebalais.* »

Il n'est pas douteux que Mgr de Poitiers n'apporte dans l'examen qu'il fait faire de ces faits toute les lumières et toute la prudence nécessaires. Il est plus que superflu de lui demander, comme le font un peu naïvement les Mirebalais, un jugement « loyal et impartial. » Il n'y a plus qu'à attendre ce jugement dont la sagesse et l'équité ne font pas question.

La Marche Funèbre

On sait quel tragique accident vient de jeter dans le deuil le plus affreux la célèbre danseuse Isadora Duncan, au lendemain d'une représentation triomphale au Châtelet. Par la maladresse d'un chauffeur, l'automobile où avaient pris place ses deux jeunes enfants avec leur gouvernante a capoté dans la Seine. Les deux enfants et la gouvernante ont été noyés.

Comœdia rapporte un détail de la représention du Châtelet auquel la catastrophe du lendemain donne un caractère émouvant :

Avant-hier soir encore, elle était acclamée par le public du Châtelet qui criait :

— Dansez *La Marche Funèbre* de Chopin !

Mais Isadora Duncan ne céda pas, avant-hier soir, au désir du public.

Dans sa loge des amis l'attendaient : MM. Paul-Boncour, Mounet-Sully, Emile Bourdelle, René Fauchois ..

Le Doyen reçut l'artiste dans ses bras. De la salle le bruit des applaudissements arrivait jusqu'à la loge.

— Je n'y retourne plus, dit Isadora. Je n'en puis plus...

— Vous n'avez pas dansé sur *La Marche Funèbre* ?... dit Mounet-Sully.

Isadora Duncan baissa la tête. Elle murmura faiblement :

— Non. Cela pourrait porter malheur !...

Isadora Duncan n'a pas dansé sur *La Marche Funèbre*.

Et pourtant... hélas !

Le serment sur la Hrafuaga

L'Opéra-Comique vient de nous donner avec un vif succès d'estime le *Pays*, de M. Guy Ropartz sur un livret de M. Le Goffic.

Peut-être connaissiez-vous la nouvelle de M. Le Goffic, l'*Islandaise*, d'où le drame est tiré? Une curieuse superstition en fait le fonds et agrémente de merveilleux, ce conflit entre l'amour pour une femme et l'amour de la patrie.

Un jeune matelot breton, Tual, jeté par un naufrage sur la côte d'Islande est recueilli chez le vieux pêcheur Jœrgen. Ce pêcheur a une fille, la blonde Kaethe. Qui ne devinerait que Tual en devient amoureux ?

Comme c'est toute une affaire d'aller chercher le pasteur à des lieues et des lieues par la neige, Jœrgen consent à les marier lui-même selon un vieux rite : Tual jurera fidélité à son épouse sur la Hrafuaga : c'est une tourbière gelée en hiver, mais qui redevient marécageuse en été. Elle est habitée par un génie redoutable qui punit les parjures.

Tual marié, pense de plus en plus nostalgiquement à la Bretagne. Quand il apprend que les barques paimpolaises viennent d'arriver dans la baie, il s'enfuit pour les rejoindre et Kaethe, qui le poursuit, le voit s'aventurer, afin d'abréger le chemin, sur la Hrafuaga. Mais le vent a tourné au sud, la glace cède sous ses pieds ; il disparaît aux cris de Kaethe ; la Hrafuaga dégelée a puni l'inconstant.

Il est heureux que ce marécage vengeur ne se trouve pas dans des pays plus civilisés que l'Islande : il ferait trop de victimes.

Le commandeur Marius

Le commandeur Marius Cazeneuve, qui fut en même temps qu'un merveilleux prestidigitateur, un physicien et aussi un astronome de mérite, est mort dans sa villa de la Grande-Rue-Saint-Michel, à Toulouse.

Né à Toulouse en 1839, élève puis rival du célèbre Bosco, Marius Cazeneuve s'était acquis une célébrité mondiale qui dura près d'un demi-siècle. Ce petit homme à l'œil vif, dont l'adresse comme jongleur était prodigieuse, a tout étudié dans ses voyages autour du monde.

Les évocations des brahmanes et les mystères égyptiens n'avaient plus de secrets pour lui. Ses exercices de mnémotechnie et ses expériences de spiritisme « dévoilé » étaient fort intéressants, et il fit en 1878 sur ces divers sujets, en Sorbonne, des conférences très suivies. Au cours de ses pérégrinations à travers le monde, il se fixa pendant quelque temps à Madagascar et devint le médecin privé et le conseiller de la reine Ranavalo.

Il s'était retiré depuis plusieurs années dans sa villa de la Grande-Rue-Saint-Michel, où il avait réuni une curieuse collection de souvenirs.

Le sourcier de Loc-Ronan

De l'*Eclair* :

« Les sourciers ne sont pas une simple histoire de sorciers. Il est bien établi maintenant que grâce à une clair-

voyance dont l'origine échappe même à l'opérateur, il peuvent découvrir des cavités, déterminer la présence des métaux invisibles et dénicher les sources cachées. Une lectrice de l'*Eclair* nous dit qu'elle a été témoin d'un fait de ce genre à Loc-Ronan (Finistère). On voulait creuser un puits pour alimenter d'eau l'école libre « Anne de Bretagne ». Un brave fermier, avec sa baguette de coudrier, se promena sur le terrain. Il arriva à l'endroit propice : on creusa et, à cinq mètres, on trouva l'eau annoncée par lui.

« Mais vainement notre lectrice et d'autres personnes essayèrent de la baguette : alors qu'elle s'inclinait avec le sourcier, en leurs doigts, elle restait inerte.

« Ce n'est donc pas la baguette qui fait découvrir les sources : c'est l'homme qui la tient. Et cette faculté n'est donnée qu'à certains hommes. Il y a là de quoi exercer la sagacité de nos savants. »

NOTRE COURRIER

STATUES PRÉHISTORIQUES

On me communique un numéro de l'*Echo du Merveilleux* du 1er avril, contenant l'article de M. l'abbé Moreux sur la découverte que j'ai faite de statues préhistoriques en argile dans la caverne du Tuc d'Audoubert, et je remarque dans les quelques lignes de présentation qui précèdent cet article, une petite erreur que je crois devoir relever.

Il y est dit en effet : « M. l'abbé Moreux qui *a exploré* la grotte à son tour. » C'est inexact. M. l'abbé Moreux n'est pas venu dans l'Ariège, j'ai eu le plaisir de le recevoir chez moi à Toulouse, je lui ai montré les objets recueillis par mes fils et par moi dans la caverne du Tuc d'Audoubert et je lui ai offert quelques photographies. Etant donné les très grandes difficultés que présente la visite de la grotte, et la nécessité qu'il y a a conserver intacts des vestiges aussi fragiles que des empreintes sur le sol, je n'ai jusqu'à présent laissé visiter la caverne que dans des cas exceptionnels, en particulier aux savants préhistoriens M. l'abbé Breuil et M. Cartailhac et à M. le lieutenant Octobon qui en a relevé le plan.

Veuillez agréer, etc.

Comte BÉGOUEN.

A PROPOS DES SOURCIERS

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je lis dans l'*Echo du Merveilleux* du 11 avril que M. Lagnaud, du village de Chabanne, découvre les sources sans le secours d'une baguette ou de tout autre instrument.

Je viens vous citer un cas semblable, vu de mes propres yeux à plusieurs reprises, ayant quelquefois accompagné le sourcier dans ses pérégrinations.

C'était l'instituteur de ma localité, commune de Pauilhac (Gers).

Le jeudi, son jour de congé scolaire, on voyait constamment un charreton, comme on dit chez moi, venir le chercher.

C'était un propriétaire qui voulait construire une maison et désirait, savoir s'il se trouvait une source à proximité, pour y creuser un puits.

En arrivant sur les lieux, l'instituteur se promenait sur le terrain et, s'il y avait une source, en désignait de suite l'emplacement, la profondeur et le débit.

Il était très connu pour son infaillibilité dans la découverte des sources et toute personne des environs, du canton, de l'arrondissement, qui voulait construire, venait auparavant le trouver.

Il ne se faisait pas payer, disant que c'était un don gratuit de la Providence et qu'il n'avait pas le droit de recevoir de l'argent.

Donc, la source trouvée, on mangeait un chapon en signe de réjouissance, on attelait le cheval, et on le rapportait chez lui avec le même charreton.

Il prétendait voir les filets d'eau à travers la terre.

J'ai moi-même fait creuser un puits, à quelques mètres de ma maison, sur son indication ; et la profondeur et le débit ont été tels qu'il avait prévu.

Cette faculté d'ailleurs n'est qu'une variante de la radiovision que vous signalez dans votre même numéro de Revue relativement à Mlle Miller qui possède la vision des rayons X.

Le don des sourciers est une médiumnité spéciale qui, comme toutes les médiumnités, varie à l'infini.

Ce n'est pas la baguette de coudrier, de chêne ou de métal qui est influencée par le passage de l'eau ; car si vous mettez la baguette sur un appui autre que les mains elle ne bougera pas ; c'est seulement la force médanimique, transmise par les nerfs de la personne pourvue de la faculté de découvrir les sources, qui la fait se tordre, monter et descendre ; cette force est communiquée à certaines personnes, à certains médiums, qu'on pourrait appeler des sensitifs de l'eau. Le ministre de l'agriculture mérite des félicitations pour avoir envoyé des délégués de son ministère au concours des baguettisants, qu'il a rendu officiel par cela même.

Il a donné une leçon à l'Académie des sciences à laquelle les sourciers s'étaient déjà adressés. M. Darboux, le secrétaire perpétuel, a fait son devoir en nommant une commission d'études ; mais, la commission, présidée par M. Dastre, n'a pas fait le sien en n'envoyant pas un ou plusieurs de ses membres, comme a fait le ministre de l'agriculture, au concours des sourciers. Cette commission, semblable aux carabiniers d'Offenbach, dans le cas où il lui ferait plaisir de se mettre à l'unisson, d'étudier le bien fondé des sourciers et de déclarer que leur découverte des sources est réelle, n'aura qu'à inscrire sur le fronton de leur science officielle : *Nous ar-ri-vons tou-jours trop tard.*

Commandant DARGET.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.